

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.

ÉTRANGER, fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: La Mort de Charles XII, Roi de Suède, d'après M.

Cedershöm. - Débarquement et Combat, d'après Gustave Doré. - Au Sermon,

d'après M. De la Boulaye. - Les Ponts de Cordes au Japon.

TEXTE: Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Le Fils de l'Inconnu. - Un Voyage aérien en 1980. - La dernière Rose d'été. Poésie - Bannière du Toit Paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N^o. 107,

à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N^o. 5.

— 10^e. ANNÉE. —

6 Decembre 1879.

NOS GRAVURES.

LA MORT DE CHARLES XII, ROI DE SUÈDE.

Saisissons cette occasion pour rappeler en quelques mots les grandes phases du règne glorieux de Charles XII, roi de Suède.

Né en 1682, il fut déclaré majeur à l'âge

de quinze ans par les Etats du royaume et monta sur le trône en 1697. Le jeune prince montra d'abord peu de disposition pour les affaires; le moment parut favorable aux voisins de la Suède, pour tenter une campagne contre ce pays; et le czar de Russie, Pierre-le-Grand, le roi de Danemark, Frédéric IV, et le roi de Pologne, Auguste II, conclurent une alliance contre la Suède. Le Danemark ouvrit le pre-

mier les hostilités et essaya un rude échec; puis Charles XII se tourna contre la Pologne et la Russie, qui toutes deux subirent une complète déroute; la Pologne entière fut occupée par les Suédois.

Charles XII se porta ensuite au cœur de la Russie et marcha droit sur Moscou, mais en route il changea de plan et se dirigea vers l'Ukraine. Cette campagne lui fut désastreuse;



LA MORT DE CHARLES XII, ROI DE SUÈDE, D'APRÈS M. CEDERSHÖM.

les froids, les maladies décimèrent son armée; des dissensions éclatèrent entre ses meilleurs généraux.

La Fortune désertait les drapeaux du roi de

Suède; il tenta le siège de Pultava; blessé à l'épaule, il dut être porté sur un brancard, sans pouvoir par sa présence sur tous les endroits menacés, animer ses soldats; le czar

de Russie accourut à la défense de la ville assiégée et infligea une rude défaite à son ennemi, qui s'enfuit sur le territoire turc, avec une faible escorte.

Il décida alors la Turquie à déclarer la guerre à la Russie; et déjà les deux armées étaient en présence, lorsque, grâce à Catherine, femme de Pierre-le-Grand, la paix fut conclue.

Attaqué à son tour par les Turcs, Charles XII se défendit avec 300 hommes contre toute une armée, et finit par tomber au pouvoir des ennemis; il fut maintenu en captivité près d'Andrinople pendant deux mois; enfin, voyant qu'il n'avait plus de secours à attendre de la Porte, il parut déguisé; à cheval jour et nuit, il traversa rapidement la Hongrie, l'Allemagne, et arriva dans la nuit à Stralsund.

De retour dans son royaume, Charles forma de nouveaux projets de conquêtes, conclut une alliance avec Pierre-le-Grand sur les conseils de son premier ministre et confident, le baron de Goertz, et s'empara d'une partie de la Norvège. Mais la mort vint l'arrêter au milieu de ses succès: au mois de novembre 1718, il fut tué, au siège de Frédérikshall, sur les limites de la Suède et de la Norvège, d'un coup de feu qui l'atteignit à la tête, pendant qu'il inspectait les travaux, et il a été constaté que le projectile n'était pas parti de la forteresse ennemie, mais du camp suédois.

Notre gravure représente le corps du valeureux monarque porté sur un brancard par ses fidèles compagnons d'armes; dans le lointain on voit se dérouler, sur le blanc tapis de neige, le long cordon noir de toute l'armée escortant le cadavre sanglant de son ancien chef et roi.

AU SERMON.

Notre gravure représente un coin d'une modeste église de campagne; nous ne voyons pas tout le temple, ni le prédicateur, mais à l'attitude de ces femmes, à l'expression attentive de leurs figures, on devine aisément qu'elles assistent à un sermon.

M. de la Boulaye nous offre là quelques bons types villageois: remarquez ces différentes physionomies de paysannes; les unes ont les yeux dirigés vers le prêtre, et écoutent avec recueillement les exhortations qu'il leur adresse; les autres, penchées et les regards baissés, sont dans l'attitude de la méditation; au premier plan, une jeune fille, à côté de sa mère, ne semble pas du tout avoir l'esprit occupé des enseignements du prédicateur; son regard rêveur erre un peu dans la vague et sa pensée se promène à l'aventure, bien loin des choses qui l'environnent; dans un coin, adossé contre un pilier, un vieux paysan, atteint sans doute d'une légère surdité, prie dévotement dans son livre de messe. Tous ces personnages sont bien vivants, bien naturels; chacun d'eux se détache admirablement du groupe général, pour former cependant un ensemble très-harmonieux.

LES PONTS DE CORDES AU JAPON.

Une des curiosités, qui attirent l'attention des voyageurs au Japon, ce sont ces petits ponts de cordes que l'on voit se balançant au-dessus des profondes vallées et des précipices les plus effroyables. La construction de ces ponts est très-facile: on lie à des pieux, d'un bord à l'autre des précipices, dans un endroit bien ferme, sept à dix gros câbles entourés chacun d'un bâton de bambou; des planches de bambou sont attachées au milieu de ces ponts au moyen de cordes très-minces et très-solides, pour rendre la circulation plus commode; d'autres cordes tirées sur les côtés servent de parapets. Ces petits ponts sont un moyen très-ingénieux et très-simple; ils réunissent ainsi les rives d'un profond ravin et facilitent les relations des habitants des villes et des campagnes. Ils sont assez solidement construits pour supporter de lourdes charges.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Exemple d'impartialité dans la manière de rendre compte des séances parlementaires. — A l'adresse des vieillards riches qui épousent des jeunes femmes. — Les dépenses de ménage il y a deux siècles et celles d'aujourd'hui. — Un drame national anglais. — Le journalisme de 1789 à 1793. — Une nouvelle histoire de la Restauration. — La citoyenne Ventôse. — Une comparaison au sujet de l'éducation des demoiselles. — Lumière et discussion sont deux.

Un écrivain politique français, Cormenin, dans son „Livre des Orateurs,” a traité une question qui nous intéresse tous, celle du compte-rendu des séances des Chambres, — et il a fait ressortir, avec autant d'esprit que de justesse, la façon dont nombre de journaux vous arrangent les orateurs, selon qu'ils appartiennent à l'un ou l'autre parti.

C'est un député de l'Opposition qui a la parole, et c'est un journal ministériel qui apprécie :

„Gorgias a été depuis le commencement jusqu'à la fin de son discours, flasque, pâle, énérvé, affaissé sur lui-même. Cet aigle de l'Opposition rasait la terre du vol le plus lourd. Il se traînait, il succombait sous le poids de sa phraséologie. L'assemblée riait aux éclats, tandis que l'Opposition confuse, chuchotait et se mordait les lèvres de dépit. C'est un bien beau jour pour le ministère ! Pauvre Gorgias ?”

Écoutez à présent un journal de l'Opposition s'occupant du même discours :

„Gorgias, notre grand orateur, a été, d'un bout à l'autre, vif, nerveux, pressant. Il montrait, dans son vol sublime, presque jusqu'aux cieux. Il a lutté contre les ministres avec une souplesse, une grâce, une force, une audace sans pareilles. Il a épuisé, tour à tour, tout ce que l'éloquence a de mouvement, tout ce que la parole humaine a d'harmonie, tout ce que le raisonnement a de vigueur, tout ce que la politique a de plus profond et de plus élevé. Les Centres frémissaient d'impatience et de colère. Les ministres, cloués sur leur banc, rougissaient de honte, et se cachaient la tête entre les deux mains. Après ce coup terrible, c'en est fait du ministère; il est si malade, qu'il ne s'en relèvera plus. Pauvre ministère !”

Le lecteur un peu intelligent qui lit deux appréciations de ce genre, sait facilement à quoi s'en tenir; le lecteur naïf en est tout ahuri d'abord, puis devient sceptique; mais celui qui n'en lit qu'une, — et c'est là le cas le plus ordinaire, — comme il est dans la vérité, le bonhomme !

**

Vieillards riches, épousez donc des jeunes femmes pour leurs beaux yeux, léguez-leur votre fortune au détriment de vos héritiers légitimes, et laissez-moi vous dire — par un fait dont j'ai été témoin — comment vous serez traité, la plupart, après votre décès :

Un grand industriel, mort septuagénaire, a laissé à sa veuve, âgée de vingt-cinq ans, par un bon testament, une solide fortune de trois millions.

En pareille occasion, il est d'usage de faire à l'héritière des compliments qu'on nomme de condoléance, par respect humain.

— Avouez, lui dit un des complimenteurs, quelque peu arrière-cousin, avouez, Julie, que vous avez fait un beau rêve.

— Comment, un rêve ! répond la veuve; me prenez-vous pour la Belle au Bois Dormant ? Je n'ai été que trop bien éveillée pendant les cinq ans de mon triste mariage.

— Mais aujourd'hui du moins vous voilà amplement dédommée par la succession...

— Amplement, non, mais convenablement. Il ne faut rien exagérer. Feu mon époux, en me laissant trois millions, s'est estimé à sa juste valeur. Un million pour son âge: il avait soixante-cinq ans quand je l'épousai. Un million pour sa figure: il était fort laid. Un million pour son caractère: il était jaloux, grondeur et brutal. Vous voyez qu'il n'y a rien de trop.

**

Je trouve, dans une des lettres de M^{me} de Maintenon, d'intéressants détails sur le coût de la vie il y a deux cents ans. Celle qui fut l'épouse morganatique de Louis XIV, s'adresse à sa belle-sœur et lui montre ce qu'on peut faire avec 15,000 francs de rente.

„La viande, dit-elle, coûte 5 sous la livre, le sucre 11 sous. Vous avez dans la maison Monsieur, Madame, 3 femmes, 4 laquais, 2 cochers, 1 valet de pied; en tout, 12 personnes. — Pain, par jour, 1 livre 10 sous; — vin, 1 livre 10 sous; — beurre, 2 livres 10 sous; — fruits, 1 livre 10 sous; bougie, 10 sous; — chandelle 8 sous. Vous ne devez compter que 4 sous de vin pour les 4 laquais et les 2 cochers, et vous n'avez besoin, dans la maison, que de 2 feux pendant 4 mois, outre le feu de la cuisine.

„Par an, dépense pour la nourriture de tous, le bois, le vin, etc., 6,000 livres. Habits, carrosses, nourriture des chevaux, 4,000 livres, loyer, 1,000. Habits, opéra, magnificence de Monsieur, 3,000. Gages et habits des gens, 1,000. Total 15,000 livres.

„Vous voyez, ma chère, que vous êtes très-riche avec cette somme, et que vous pouvez vivre tout-à-fait en princesse.”

Cette lettre est datée de 1679. Aussi n'est-ce pas comme exemple de budget que je la cite à mes lectrices, mais seulement comme preuve que compter avec soi-même peut s'allier avec l'esprit, la grâce et la haute position sociale.

**

On a repris, sur plusieurs théâtres d'Angleterre, un drame ayant pour titre „le Vœu du Roi de la mer,” et dont l'immense et durable succès est un encouragement pour les auteurs qui voudront traiter des sujets nationaux. Celui de cette pièce patriotique est tiré d'une vieille légende qu'on me saura gré sans doute de raconter ici :

Une de ces hordes sauvages de Normands et de Danois, que la force de la tempête jetait où ils voulaient aller, avait envahi l'un des royaumes de l'Heptarchie saxonne, le royaume de Wessex.

Vainqueurs, ils montrèrent la plus grande férocité, et l'histoire des plus cruelles tyrannies pourrait à peine fournir des tableaux plus épouvantables de dévastation et de carnage.

Beaucoup d'habitants cependant s'étaient enfuis, et les envahisseurs s'apprétaient à les poursuivre.

Thorgill, le Roi de la Mer, fit vœu, si cent des plus belles et des plus nobles jeunes filles du pays ne devenaient pas les esclaves volontaires de ses barbares compagnons, qu'il ferait disparaître le dernier Saxon de l'univers, et ferait du pays une immense solitude.

Cent jeunes filles se dévouèrent; mais, une fois réunies, elles s'armèrent, ranimèrent et rallièrent les Saxons épouvantés; puis, marchant à leur tête, elles s'avancèrent contre l'ennemi et parvinrent à le chasser, sans que pût s'accomplir le terrible Vœu du Roi de la Mer.

**

Rien n'est plus curieux et plus ignoré que le journalisme de 1789 à 1793.

Les détails qui vont suivre sur le chiffre de l'ancien journalisme français, ont été puisés aux sources les plus certaines :

En 1789, il se fonde 150 journaux, — en 90, 140; — en 91, 85; — en 92, 60; — en 93, 50; — en 94, 40.

A partir de 93, la presse décroît d'une manière sensible; cependant il faut la suivre pas à pas jusqu'à la fin du siècle.

En 1795, il paraît 35 journaux; en 96, 35; en 98, 17; en 99, 26. Enfin l'année 1800 ne voit plus que sept journaux.

Les journaux de la révolution avaient généralement des titres bizarres, sanglants ou comiques. Quelques exemples pris au hasard: L'Observateur féminin, par M^{me} de Verte-Allure; — sans compter les huit Amis du peuple et celui de Marat, il y avait le Véritable ami du peuple, „par un s... b... de Sans-Culotte, qui ne se mouche pas du pied et qui le fera bien voir;” — le Sans-Quartier; — l'Écouteur aux por-

tes; — le Tocsin de Richard-Sans-Peur; — le Finissez donc; — le Il n'est pas possible d'en rire; — l'Accusateur révolutionnaire; — Le petit homme rouge; — le Pendez-moi, mais écoutez-moi; — le Dom Grognon ou le Cochon de St-Antoine; — le Tout ce qui me passe par la tête.

Il vient de paraître à la librairie Plon, à Paris, un ouvrage extrêmement remarquable, et par la nature du sujet, et par la manière dont il est traité. Nous voulons parler de l'Histoire de la Restauration, par M. Daresté, auteur d'une „Histoire de France,” couronnée deux fois par l'Académie française.

On sait combien est importante la période qui s'étend de la chute de Napoléon I^{er} et de l'avènement de Louis XVIII à la chute de Charles X et à l'avènement de Louis-Philippe. L'auteur, dans les deux volumes dont nous parlons, s'est non-seulement montré d'une grande impartialité, mais il présente avec un rare talent l'ensemble des faits, les portraits des personnages, la physionomie des débats parlementaires, étudiés par le côté qui fait le mieux juger de l'esprit du temps ou qui a gardé un intérêt d'actualité.

On connaît l'aventure de ce marquis de Saint-Cyr, qui, au moment d'émigrer, ne s'appelait plus rien du tout, attendu qu'il n'y avait plus de marquis, de de, de saint ni de sire.

A ce sujet, une bonne vieille dame d'origine française, m'a raconté une assez plaisante anecdote, dont elle garantit l'authenticité.

„Ma grand-mère avait épousé, dit elle, un marquis de Saint-Mars, peu d'années avant la Révolution. Elle était restée bravement à Paris dans le plus fort de la Terreur. Un jour un honnête bourgeois de province vint lui rendre visite et la salua de son nom et de son titre.

— Malheureux! s'écrie la ci-devant marquise; vous me perdez!..... si l'on vous entendait!

— Qu'ai-je donc dit de si compromettant? demande le visiteur étonné.

— Autant d'énormités que de syllabes. D'abord, vous m'avez appelée Madame, et il n'y a plus de dames.

— Alors je vous appellerai citoyenne-marquise.

— Il n'y a plus de marquise.

— Où avais-je l'esprit? Citoyenne de Saint-Mars.

— Il n'y a plus de de ni de saint.

— Très-bien. Alors, citoyenne Mars.

— Il n'y a plus de Mars.

— Bon Dieu! comment vous appelez-vous donc?

— Eh bien, c'est tout simple: je m'appelle la citoyenne Ventôse.”

En fait d'éducation des demoiselles, on sait que les Américains et les Anglais ont des principes bien différents de ceux des Français et des Belges. Voyons les différences qui en résultent au point de vue de la formation des caractères.

Il n'y a pas longtemps, on a pu admirer dans une réunion, chez une de nos grandes dames, une jeune fille de quinze ans, une Américaine, qui était venue seule avec son frère, plus jeune qu'elle de trois ans, de San-Francisco. Elle ne pouvait comprendre l'étonnement qu'elle causait aux personnes qui l'interrogeaient. „Comment, vous avez fait deux mille lieues toute seule, avec votre petit frère? — Oui, madame. — Et vous n'avez pas eu peur dans votre long voyage? — Peur de quoi?”

En faisant cette réponse, elle avait un petit air sûr d'elle-même qui montrait qu'elle était déjà une maîtresse petite femme.

Quant aux jeunes Anglaises, il n'est pas rare d'en voir qui ont été seules aux Indes et en sont revenues comme elles étaient parties. On a cité cette jeune anglaise à qui l'on demandait ce qu'elle avait été faire aux Indes et qui répondait simplement: „J'y ai cherché un mari, que je n'ai pas trouvé.”

Il est de fait que ces demoiselles-là sont mieux armées que les nôtres. Toutes jeunes, on leur apprend à se défendre et à se diriger dans la vie. Les mœurs britanniques permettent aux jeunes filles d'avoir recours à toutes les séductions de la grâce et même à toutes les petites roueries de la finesse, — ce qu'on appelle „flirtation,” — pour conquérir un mari; mais ces jeunes filles savent aussi que le seul moyen d'arriver au but est de ne pas franchir la limite des choses permises.

Un journal parisien vient de remettre à neuf cette anecdote qui figure dans un „Ana” d'il y a deux siècles, et dont je tirerai une petite leçon à laquelle n'a pas songé la feuille en question: „Par un singulier hasard, pendule, montre, horloge d'un brave curé de village avaient cessé de marcher; il donna aussitôt ordre à son domestique d'aller voir l'heure qu'il est à un cadran solaire, monté sur un pieu dans le jardin. Le naïf serviteur n'y connaissant rien, arrache le pieu, et portant le tout à son maître, lui dit: „Ma foi, Monsieur le curé, regardez vous-même, car, pour moi, je n'y vois que du feu.”

Eh bien, grands discuteurs d'aujourd'hui, vous êtes souvent, sans vous en douter, aussi sots que ce domestique: toutes les fois que vous ne connaissez pas bien ou que vous posez mal les questions que vous soulevez, en politique, en religion, en morale, etc., c'est le cadran solaire que vous portez à l'ombre pour savoir l'heure.

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Sous le nom de Podomoteur, il a été naguère inventé en Amérique un appareil que nous devons signaler à nos lecteurs, lesquels, si l'envie leur en prend, pourront en faire fabriquer un semblable à peu de frais et l'essayer. Il est destiné aux piétons qui, dit-on, avec son aide, pourront atteindre très-aisément une vitesse de marche de quatre lieues à quatre lieues et demie à l'heure. Il consiste en quatre roulettes de bois dur ou de bois de fer, montées sur un bâtis d'acier fixé lui-même sous une forte semelle de bois. Ces roulettes sont d'inégal diamètre: celles de devant ont six centimètres et demi de diamètre, les autres sept et demi. Cette différence de dimensions imprime au pied une légère inclinaison du talon auxorteils, ce qui contribue à faciliter au marcheur l'impulsion en avant. A chaque extrémité du bâtis est un frottoir consistant en une pièce de cuivre, qui sert à la fois de guide pour la marche en descente rapide et de frein pour modérer la vitesse.

Cet appareil se monte sous le pied et s'y fixe au moyen de courroies.

Il ressemble, jusqu'à un certain point, au patin à roulettes de nos skatineurs, mais il en diffère par différents points, surtout par la disposition de ses roulettes qui, au lieu de se trouver sous la semelle du patin, sont montées sur les côtés, ce qui assure au marcheur une stabilité beaucoup plus grande.

Le „Podomoteur” peut servir à la marche sur toutes surfaces: routes pavées, macadamisées ou sablées, herbe, asphalte, etc., à la circulation dans les rues; il tourne aisément, descend ou monte sans difficulté. La vitesse d'un piéton marchant bien est généralement d'une lieue et demie à l'heure; avec le „Podomoteur,” cette vitesse, répétons-le, s'élève, sans accroissement de fatigue, à plus de quatre lieues.

Encore une fois, l'essai en est facile à faire, d'après les données qui précèdent, et s'il réussissait, ce serait, certes, un grand progrès. Du reste, il est bien entendu que nous ne garantissons rien.

LE FILS DE L'INCONNU.

V. — LE COMBAT NAVAL.

Trois bâtiments d'une grandeur inusitée se montraient à l'horizon, vers l'Ouest.

L'œil exercé du corsaire eut bientôt remarqué que ce devaient être des navires de guerre, car par leur structure, ils n'appartenaient à aucun des peuples commerçants de la Méditerranée. La distance était encore trop grande pour reconnaître les couleurs du pavillon, mais il semblait que ces vaisseaux appartenaient par leur forme à quelque peuple du Nord.

Ne pouvant concevoir ce que ces navires armés venaient faire dans ces parages, il les attendit avec une grande curiosité, sans pourtant rien négliger pour le combat qu'il prévoyait contre un ennemi supérieur en nombre.

Entretiens, les vaisseaux étrangers approchaient de plus en plus, sans toutefois qu'il fût possible de reconnaître leur nationalité; ils portaient en pavillon la croix blanche sur champ de gueules.

Le pirate se tenait prêt à toute éventualité, lorsque tout-à-coup, il s'arrêta surpris, à la vue de sa femme mêlée à ses gens.

— Que faites-vous sur le pont, en un pareil moment? demanda-t-il sévèrement.

— Il convient que je sois à vos côtés dans le danger, répondit-elle avec un gracieux sourire.

— Pas lorsque, comme à cette heure, vous ne pouvez conjurer le danger; retournez donc à votre cabine, où je vous rejoindrai bientôt.

— Onno! Onno! reprit-elle d'une voix suppliante, renoncez à cette vie coupable; ne voyez-vous pas que vos adversaires sont des chrétiens, et leurs ennemis, ce sont les Musulmans....

— Si les chrétiens veulent s'emparer de Jérusalem, répondit le corsaire, qu'ils prennent la voie de terre; la mer est mon royaume et personne ne peut impunément le fouler!

Et il donna le signal de l'attaque, pendant qu'un de ses lieutenants reconduisait à sa cabine sa femme éplorée et à moitié évanouie.

Dès ce moment, le redoutable Onno Gratama n'eut plus d'yeux et d'oreilles que pour la bataille qui allait s'engager. D'après les dispositions prises, deux de ses vaisseaux devaient aborder l'ennemi sur l'aile droite, deux autres sur la gauche, tandis que lui, avec celui qu'il montait, irait assaillir le plus grand des navires croisés.

Les deux flottes furent bientôt aux prises...

Déjà la bataille durait depuis plus d'une heure; les deux partis soutenaient le combat avec un égal courage et une égale énergie.

Onno Gratama jeta les regards autour de lui; nombre de ses fidèles étaient tombés, et cependant il n'avait encore obtenu aucun résultat; l'ennemi portait encore bien haut la bannière de la croix et semblait se rire de ses efforts. Son œil perçant avait bientôt remarqué que sa situation était très-critique. Son navire avait bien l'avantage de la légèreté et de l'agilité, mais ce n'était pas à fuir qu'il songeait, et l'abordage de l'ennemi était des plus difficiles, par suite de la hauteur plus grande de ses vaisseaux. C'était cependant la seule ressource qui lui restât, car tandis que le nombre de ses hommes diminuait à chaque instant, l'ennemi pouvait mettre en ligne des troupes nouvelles et soutenir le combat de longues heures encore.

D'un autre côté, il n'avait rien à espérer de ses autres vaisseaux qui avaient assez à faire à soutenir le choc de leurs redoutables adversaires, bien armés et montés par des hommes d'élite.

Il fallait donc, par un coup hardi et décisif, essayer de changer l'état des choses. Il donna à ses hommes l'ordre de lancer une nouvelle bordée de traits, puis de tenter l'abordage. Une manœuvre habile met son navire bord à bord avec celui de l'ennemi et sans que ce dernier ait pu l'empêcher; les grappins sont lancés et les deux navires n'en forment plus qu'un.

Les croisés s'élançant en avant, la hache à la main, pour se débarrasser de cette étreinte,

mais au même moment, Onno Gratama met le pied sur le pont de leur navire; les premiers qui s'offrent à sa vue tombent sous ses coups; il avance toujours, armé de son terrible glaive, se frayant un chemin jusqu'au grand

mât qu'il va essayer d'ébranler pour abattre la bannière qui le surmonte. Mais bientôt l'imprudent corsaire est entouré d'ennemis et séparé des siens, qui sont rejetés jusque dans leur propre navire et essayent enfin de dégager leur capitaine.

Tout-à-coup, un étrange spectacle s'offre aux regards: une femme s'élançe sur le vaisseau des Croisés en poussant le cri de: „En avant, gens de Gratama, suivez-moi!”

C'est l'épouse d'Onno qui a vu le danger



DÉBARQUEMENT ET COMBAT, D'APRÈS GUSTAVE DORÉ.

que court son mari et vient pour le délivrer. Cette action héroïque rend le courage aux corsaires; honteux de voir qu'une faible femme les surpasse, ils se précipitent en avant avec une ardeur nouvelle et ont bientôt rejoint leur

chef. Après quelques moments d'une lutte terrible et sanglante, la bannière de la Croix est abattue sur le pont et le vaisseau se trouve au pouvoir du corsaire.

Ce fait d'armes décida du sort de la bataille;

lorsque les deux autres navires virent la capture du principal d'entre eux, ils perdirent courage et essayèrent de fuir, mais ils furent bientôt rejoints et faits prisonniers à leur tour; la victoire des pirates était complète.

Onno Gratama se félicita doublement de ce résultat: d'un côté il avait la satisfaction d'être venu à bout d'un adversaire redoutable; d'un autre côté, il était heureux d'être redevable à sa femme de la vie et de la victoire. Cette

marque de dévouement conjugal le toucha profondément, et lorsqu'il voulut lui en exprimer toute sa gratitude, il sentit avec étonnement son œil devenir humide; depuis la mort de son enfant, il n'avait donné signe d'une telle faiblesse.

Les gens d'Onno Gratama se montrèrent moins sensibles; furieux de la perte de tant de leurs compagnons, ils voulurent s'en venger cruellement. Le sang devait couler de nouveau, il fallait de nouvelles victimes. Ils exigèrent



AU SERMON, D'APRÈS M. DE LA BOULAYE.

formellement la tête des prisonniers; Onno Gratama refusa; les brigands s'avancèrent vers lui menaçants. Le corsaire ne répondit pas, mais le feu que lançaient ses regards disait assez l'état de son âme, ses hommes connais-

saient ce regard, ils courbèrent la tête et se retirèrent en silence sur l'arrière du vaisseau prisonnier.

Tout-à-coup, semblable à une apparition

fantastique, un vieillard vénérable se montra sur le pont; s'avancant vers les corsaires, il leur fit signe de le suivre. Soit curiosité, soit l'effet d'une force secrète, ils obéissent à cet ordre, et l'inconnu les conduisit près du

capitaine qui se trouve toujours près du grand mat, à côté de sa femme.

Celle-ci pâlit à la vue du nouveau-venu, un prêtre, qui, une croix à la main, s'arrête devant le redoutable capitaine, entouré de ces êtres farouches dont les mains sont encore couvertes du sang chrétien.

Onno Gratama voulut parler et demander au vieillard des explications au sujet de sa brusque apparition; un regard suppliant de sa femme le retint et il y eut un moment de silence.

Alors le vieillard prit la parole, et élevant la croix au-dessus de sa tête blanche, il dépeignit, en paroles de feu, tout ce qu'il y avait d'exécration dans une vie qui n'était qu'un enchaînement de forfaits et d'injustices. Plus d'une fois il fut interrompu par des menaces et des malédictions. Quant à Onno Gratama, il resta extérieurement calme, quoique parfois ses lèvres se serrassent en un ricanement de dédain; mais il ne dit pas un mot pour interrompre le vieux moine, jusqu'à ce que, ayant vu ses hommes furieux lever leurs glaives sur lui, il leur cria d'arrêter et s'avança vers eux; mais ils ne l'écoutèrent pas, et le vieillard semblait perdu, quand le chef s'élança comme un lion blessé en voyant son ordre méconnu. Il se plaça devant le moine menacé, en le protégeant de son glaive.

— Capitaine, s'écria un des mutins, cet homme vous a insulté et menacé aussi bien que nous, vous ne pouvez nous refuser sa tête.

— Capitaine, reprit une autre voix, cet homme nous appartient selon les lois de la guerre, nous exigeons sa mort.

— Nous exigeons sa mort! ajoutèrent cent voix. — Cet homme est sous ma protection, vous ne toucherez pas à un cheveu de sa tête, répondit le chef avec calme.

Et d'un mouvement de son glaive, il fit reculer les révoltés qui se retirèrent en maugréant intérieurement, mais sans plus pousser le moindre cri d'insubordination.

— Retournez auprès des autres prisonniers, dit alors Onno Gratama au religieux, vous voyez que vos discours sont ici inutiles.

— Je n'ai pas encore rempli ma mission, répondit-il avec une noble fermeté.

— Soyez prudent, reprit le corsaire avec un sourire sardonique; cette mission que vous tenez tant à remplir, pourrait bien être la dernière.

— Je suis sous la protection de Dieu, fut la réponse du vieillard.

— Sans ma protection, à moi, vous ne seriez maintenant qu'un cadavre, répondit Gratama d'un ton sarcastique. Mais que voulez-vous donc, à la fin? continua-t-il.

— Vous allez l'entendre.

Et faisant de nouveau signe aux soldats d'approcher, il étendit vers eux la croix et se mit à prêcher la croisade à ces hommes souillés de brigandage et de sang.

— Si tantôt, commença-t-il, je vous ai montré tout ce que votre vie a de coupable, si je vous ai menacés de la colère divine, mon intention n'était pas de faire descendre dans vos cœurs le découragement et le désespoir. Au contraire, je veux vous montrer le chemin qui peut vous réconcilier avec Dieu et les hommes, je veux vous faire voir que vous pouvez embrasser une vie nouvelle et faire oublier toutes vos injustices. Peut-être avez-vous à vous plaindre de la société, qui vous a repoussés, et c'est pour cela que vous vous êtes voués à cette vie de sang et de rapine qui vous rend l'horreur de tous les peuples. Gardez vos épées, ce n'est pas le glaive qui est criminel, mais celui qui s'en sert pour le mal. Vous pouvez employer vos armes à un œuvre agréable au Ciel et profitable à l'humanité.... Là bas, devant nous, sous l'horizon lointain, il est une contrée immense, gémissant sous le joug impitoyable des Sarrasins. Ces pays sont habités par des milliers de vos frères condamnés à la plus dure servitude, qui étendent vers nous leurs mains enchaînées pour implorer du secours et la délivrance. Jérusalem est dans les chaînes; le St-Sépulcre est déshonoré par les barbares. Je vous le répète, ne jetez pas vos armes, mais tournez-les contre les ennemis de la chrétienté, et le monde, qui maintenant vous maudit, vous bénira. Cent mille hommes vous ont précédés dans cette glorieuse expédition.

Des princes puissants, des ducs, des hauts barons ont quitté leurs femmes, leurs châteaux, leurs domaines pour passer en Orient. Vous aussi, vous pouvez vous acquérir ce titre de gloire, et concourir au but auquel ils se sont dévoués. Levez-vous donc, vous qui étiez perdu dans la nuit de l'infamie, et votre passé sera oublié, et un avenir glorieux est ouvert devant vous. En avant donc! allez délivrer Jérusalem de ses chaînes!

Tandis que le vieillard parlait, avec une éloquence entraînant, ces hommes rudes et insensibles se sentirent pris d'une émotion à laquelle ils n'étaient plus habitués depuis longtemps. Une révolution profonde se fit dans ces brigands, qui se trouvèrent soudainement transformés en ardents Croisés.

Onno Gratama se tenait toujours impassible auprès du mat, semblable à une statue de marbre; tout-à-coup il sentit une main saisir la sienne, et il tressaillit. C'était sa femme, qui le regardait d'un œil suppliant, et de l'autre main lui montrait la croix que tenait le moine.

Le corsaire comprit la signification de ce regard; il saisit la ceinture d'or qui lui entourait le milieu du corps, comme signe de sa dignité, et la jeta à l'eau; alors il éleva la voix et pour la première fois, les échos de la mer répétèrent le cri de „Dieu le veut! Dieu le veut!“ Ce cri trouva un profond retentissement dans le cœur de ces hommes, déjà entraînés par les paroles du moine, et ils le répétèrent à l'unisson.

Il y eut alors un singulier spectacle: tous les pirates tombèrent à genoux devant ce vieillard, dont tantôt ils exigeaient la mort avec tant d'ardeur; tous reçurent de sa main l'emblème des Croisés et se hâtèrent de descendre, précédés d'Onno Gratama et du moine, au fond de la cale, où ils délivrèrent les prisonniers de leurs chaînes, les embrassèrent, leur donnèrent le nom de frères et jurèrent de vivre et de mourir avec eux.

Le soir n'était pas encore tombé que déjà les pirates des autres vaisseaux, stimulés par la parole du moine et par l'exemple de leur capitaine, avaient, eux aussi, pris la croix, et bientôt vainqueurs et vaincus, réunis dans un même but, prenaient le chemin de l'Asie-Mineure.

Le lendemain, vers le milieu du jour, les Croisés arrivaient après une heureuse traversée en vue du port de Séleucie. Onno Gratama se trouvait sur l'avant de son navire; il saluait, le cœur rempli d'une douce émotion, le pays, où allait s'ouvrir pour lui une vie nouvelle.

Tout-à-coup, son attention fut attirée vers le rivage par le spectacle d'une lutte animée; les armes, les casques reluisaient au soleil, et lorsque l'on se fut approché davantage, l'on put voir qu'un combat acharné se livrait.

— Ah! s'écria l'ancien corsaire, voilà une bonne occasion pour rendre service à mes nouveaux compagnons d'armes de là-bas, car si je ne me trompe, ils ont à faire à forte partie.

Bientôt les navires arrivèrent près du bord; l'équipage s'élança à la mer, les anciens pirates les premiers, et une bataille furieuse s'engagea.

(A continuer.)

UN VOYAGE AÉRIEN EN 1980.

Quelle différence entre notre époque et celle où vivait mon aïeul, qui naquit il y a plus d'un siècle, en 1879. Comme l'humanité a galopé, a marché à fond de train depuis lors! Pour ne parler que des moyens de locomotion, jadis c'était la diligence, plus tard la machine à vapeur; aujourd'hui, c'est l'aérostat. Pourtant, il existe encore des gens qui nient le progrès ou qui l'envisagent avec un dédain mêlé d'inquiétude. C'est pour ceux-là, en retard d'un demi siècle, que nous allons raconter notre dernière promenade à Pékin.

Le 1^{er} mai de la présente année 1980, par une matinée splendide, nous nous trouvons en grande compagnie sur la place principale de Pékin, devenue depuis quelque temps l'embarcadère des voyageurs des deux mondes.

On voit là des Anglais, des Océaniens, des Allemands, des Américains du Nord, des Cafres,

des Esquimaux, d'anciens sauvages aux trois quarts civilisés et des ci-devant cannibales plus qu'à moitié costumés à l'européenne. Il y a aussi des Chinois se disposant à aller en France, et des Français se préparant à y retourner.

De tous côtés ce ne sont que croisements d'aérostats qui partent et qui arrivent. Déjà notre locovolante répare les pertes de son gaz. Elle se nomme „l'Aigle Rouge.“ C'est une fine mouette filant au moins ses cent lieues à l'heure. Son train est de douze ballons de fort calibre, disposés en losange, aux filets desquels est suspendue l'embarcation. Élégante plate-forme pour les belles journées; entre-pont confortable pour les mauvais temps; cale destinée aux bagages et provisions, rien n'y manque. Elle fait le trajet de Paris à Pékin et retour avec relâche à Caboul, dans l'ancien Afghanistan.

* *

Cependant les voyageurs arrivent et prennent pied sur le pont. Au milieu d'eux, et bousculant tout le monde, se presse un honnête Français d'une cinquantaine d'années. Il court à la machine, y jette un regard d'enfant curieux, puis, se frappant subitement le front, il se met à compter tout haut, avec anxiété, les trois objets qui composent son bagage.

— Ma malle... mon chapeau... mon parapluie! Ah ça, mon chapeau, où est-il? .. Bon, le voilà. Mais j'ai donc oublié ma malle!... Non, non, la voici à mes pieds. Diable de voyage! Alors c'est mon parapluie que j'ai laissé.... Diable de voyage! mon parapluie.... Que je suis bête, je l'ai à la main. J'en sue à grosses gouttes. Voyons, mon parapluie, ma malle....

On fait le dernier appel des voyageurs. En entendant nommer M. Duhomard, le brave touriste français ajoute avec animation :

— Jean-Claude-Placide, négociant retraité, demeurant à Paris, rue des Francs Bourgeois, n^o 17, au Marais. Pour la dernière fois, mon parapluie, mon mouchoir, bon. Mes lunettes... non.... mon parapluie. C'est à en perdre la tête....

Pour couper court à cette litanie de variantes, le chef de train poussé de force M. Duhomard, qui se récrie en trébuchant sur le plancher de bois :

— C'est bien, monsieur. Vous serez cause que j'aurai oublié quelque chose.

* *

Enfin, tous les voyageurs sont casés. Le navire aérien tire et se balance sur ses cordages. On entend un coup de porte-voix: — Laissez aller!

Les câbles tombent, et notre épervier s'élance presque perpendiculairement jusqu'à ce qu'il ait rencontré son courant dans les couches de l'air.

Nous montons ainsi environ mille mètres; et, en regardant la terre, il ne nous semble pas que nous nous éloignons d'elle, mais bien plutôt que les objets se rétrécissent peu à peu comme aperçus par le gros bout d'une lunette dont nous développerions insensiblement les tubes.

La première émotion du départ passée, et les adieux faits à notre planète, on commence sur le pont à circuler et à lier connaissance. Notre cinquantaine de passagers offre un curieux contingent de diverses nations. Un Péruvien, époux récent d'une Persane, a voulu lui faire voir Paris en passant par la Chine, avant de la ramener avec lui dans l'Amérique du Sud. Trois Peaux-Rouges, venant de faire les délices du grand cirque de Pékin, en exécutant leurs anciens combats nationaux, se dirigent par correspondance à Saint-Petersbourg pour récolter les roubles de la Russie constitutionnelle. Deux Français sont venus prendre femmes à Pékin et retournent à Paris avec leurs beaux-pères et belles-mères, lesquels emportent tout leur avoir en bons du Trésor et en coupons de rentes cinq pour cent. Plusieurs Anglais riches ont formé une société de voyages, et parcourent, sans se fixer nulle part, les deux hémisphères. Une famille hottentote et une famille laponne ont mutuellement troqué leurs possessions en se rencontrant en Chine, et doivent se faire descendre à Caboul, pour

de là aller, les Lapons se réchauffer au soleil du Cap, et les Hottentots se rafraîchir aux glaces polaires; quelques Californiens s'en vont de pays en pays demander de l'or aux cinq parties du monde; enfin, un chef de Patagons, un chanteur espagnol, un négociant des États-Unis, un Groenlandais, M. Duhomard et moi.

* *

Nous courons toujours à l'Ouest, tantôt descendant, tantôt remontant, lorsqu'une légère ondée nous fait descendre dans l'entre-pont. C'est l'heure du déjeuner. Nous trouvons toute servie une table appropriée aux désirs de nos divers voyageurs. On se place, les Anglais maugréant contre la pluie et souriant au repas, le Groenlandais et les Lapons regrettant une bonne occasion de prendre le frais, les Français, nouveau-mariés, faisant la lune de miel avec leurs Chinoises, le Patagon silencieux et excitant par sa taille de sept pieds l'admiration inquiète de M. Duhomard, les Peaux-Rouges effrayant ce dernier par leurs simulacres de guerre; enfin, lui-même commençant à se tranquilliser sur le compte de ses oublis possibles, ou trop ahuri pour pouvoir y songer. De grands singes dressés se tiennent derrière nous, impassibles comme d'anciens domestiques anglais, et tout prêts à servir le déjeuner qu'ils ont disposé à leur honneur. L'un présente une serviette. L'autre un verre, un troisième offre un couteau. Pour le coup, M. Duhomard se lève de table en criant qu'on veut l'assassiner, le faire dévorer, et s'enfuit abandonnant la place à nos trop zélés serviteurs.

— Vous passerai-je ce plat de cyprins? me dit le père d'une des deux jeunes Chinoises.

— Très-volontiers, à condition que vous voudrez bien offrir de ces perdreaux truffés à ces dames.

* *

Pendant ce temps, le Groenlandais présente à l'un des Anglais un plat de poisson fumé de fort piquante odeur.

— Merci, dit le fils d'Albion, nous avons notre affaire.

Ils ont, en effet, affaire à un énorme bloc de bœuf, dont ils absorbent de si larges bouchées qu'il vient de disparaître, quand on leur apporte un monstrueux pudding, aussitôt attaqué avec une nouvelle fureur. Quant à l'Espagnol et au Patagon, l'un en face de l'autre, ils se bourrent silencieusement, le premier d'une triande „olla-podrida,” qui semble avoir été préparée à Séville, le second d'un copieux salmis de „guanaco” relevé de piment et de canelle, et qui ferait honneur au meilleur cuisinier araucanien. Le déjeuner s'anime, et on cause, surtout à notre bout de table.

Les deux Chinoises, façonnées peu à peu par leurs maris Français, font grand tort à leur réputation de taciturnité.

— Quels charmants ménages, me dis-je, en voyant la complète entente des deux couples.

Et j'examine les deux Franco-Chinoises, tout en réfléchissant aux avantages du croisement des races. Elles ne présentent plus que des demies ou des tiers de Chinoises. Certain mélange des airs, des allures d'Europe, et des caractères typiques de l'extrême Asie leur donne un attrait singulier. Leur costume, où se fond le joli des modes de France et le riche des modes de Chine, complète ce gracieux amalgame. D'ailleurs, révolution caractéristique: à présent les Chinoises se coupent les ongles et se laissent pousser les pieds.

* *

Notre attention est attirée par plusieurs aérostats qui passent assez près de nous; les uns pareils au nôtre, d'autres plus pesants et faisant le roulage, d'autres plus légers et servant d'estafettes.

Nous voyons ensuite deux ballons filant à tire-d'ailes et chassés par plusieurs autres qui gagnent sur eux de vitesse. Plus tard nous apprenons que les deux fuyards étaient montés, l'un par un notaire vertueux, l'autre par un banquier millionnaire.

(A continuer.)

LA DERNIÈRE ROSE D'ÉTÉ.

(Imitation de Thomas Moore.)

I.

Au milieu d'un riche parterre,
Par le soleil d'août dévasté,
Fleurissait, triste et solitaire,
La dernière rose d'été.
Nulle voix ne répond près d'elle
A ses soupirs par un soupir;
Nul parfum au sien ne se mêle:
Pourtant elle ne peut mourir!

II.

„Sur sa tige penchant la tête,
Je ne veux pas te voir languir:
Puisque, tes sœurs dorment, pauvrette,
A côté d'elles va dormir.”
Je dis, j'approche, je la cueille,
Et, pieusement inhumain,
Je la réunis, feuille à feuille,
A ses compagnes du jardin.

III.

Puissé-je ainsi quitter la vie,
Si jamais je devais un jour
N'entendre plus la voix chérie
De l'amitié ni de l'amour.
Pour que nul cœur ne nous réponde,
Pour vivre seul, pour aimer seul,
Qui ne préférerait au monde
La solitude d'un linceul?

M.

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

XI.

L'idée de revoir sa patrie devint de plus en plus fixe chez M. Markham, et un beau jour il quitta Jérusalem avec une caravane de marchands qui se rendait à Joppé.

Il voyageait à petites journées, mais, chose étrange, à mesure qu'il approchait de son pays, son projet lui semblait insensé, et il était presque tenté d'y renoncer. Il s'arrêta plus d'une semaine à Marseille, et au moins une quinzaine de jours à Paris.

Arrivé à Londres, il y résida plusieurs jours, sans pouvoir se décider à aller à Lonemoor.

Enfin un matin il commanda une voiture et se fit conduire à Pimstone, où demeurait son homme d'affaires. Celui-ci lui rendit ses comptes et l'entretint de différents points concernant les terres et les fermes. Il lui parla des habitants de Lonemoor, mais pas un mot concernant l'enfant ne sortit de ses lèvres.

— Si elle avait vécu, pensa le voyageur, pendant que la voiture roulait rapidement vers Lonemoor, cet homme m'en aurait parlé; ce silence est une preuve évidente de sa mort.

Bientôt on arriva en vue de la vieille habitation.

Le vieillard fut tellement ému en l'apercevant que son cœur se mit à battre avec violence et que les larmes lui vinrent aux yeux.

— Ma maison natale! se dit-il, en joignant les mains. Oh! que je suis heureux de la revoir, après tant d'années d'absence! Aussi, ne la quitterai-je plus; si l'enfant a disparu de ce monde, j'y finirai mes jours. Enfin, encore quelques instants et je saurai à quoi m'en tenir.

Disons maintenant ce qu'était devenue l'enfant de l'infortunée Clara Markham, pendant les dix-huit années qu'avaient duré les pérégrinations de son aïeul, et mentionnons également que les époux Quillet avaient fait baptiser la petite fille aussitôt que le squire eut quitté Lonemoor. Ils avaient été un moment fort embarrassés pour savoir quels noms on lui donnerait.

— Si nous l'appelions Gwendoline? avait dit John; c'est le nom de la mère de miss Clara, et par conséquent le nom de la grand-mère de la petite.

— Voilà qui est bien trouvé; mais Gwendoline ne suffit pas.

— Eh bien, comme c'est en hiver qu'elle est née, joignons-y celui de Winter.

Jusqu'à l'âge de trois ans, la pauvre Gwendoline était restée faible et malade, mais à cette époque elle avait commencé à se fortifier d'une manière étonnante, et le docteur déclara qu'il n'y avait plus de crainte à avoir, que la petite fille vivrait probablement assez longtemps pour devenir une vieille femme.

XII.

Un soir que les époux Quillet étaient réunis dans leur chambre, ils avaient fait des réflexions sérieuses concernant l'avenir de l'enfant de Clara.

— John, dit la femme, nous savons maintenant qu'elle vivra. Que ferait le maître s'il en était averti?

— Tiens donc! il l'enverrait aux Enfants-Trouvés. S'il a laissé la petite ici, c'est qu'il a pensé qu'elle ne vivrait pas. Ecoutez, femme, j'ai une idée: Nous n'avons pas d'enfants, et nous possédons un joli petit avoir gagné dans la famille du maître. Pourquoi n'en dépense-rions-nous pas une partie à faire élever la petite d'une manière convenable à son rang? Après tout, c'est une descendante des Markham, et qui sait ce qui peut arriver dans l'avenir?

— Si nous connaissions seulement son père, répondit M^{me} Quillet d'un air pensif et en secouant la tête.

— Peu importe, répondit John, faisons-en une demoiselle accomplie; car enfin si un jour son grand-père voulait la reconnaître pour sa petite-fille?... et si nous n'avions à lui présenter qu'une rustaude, sans éducation, sans manières....

— Vous avez raison, John, et j'approuve d'avance tout ce que vous ferez pour l'enfant de feu notre pauvre Miss Clara. Dès qu'elle sera en âge d'apprendre, nous lui procurerons une institutrice; nos moyens nous permettent cela, surtout que nos gages sont doublés depuis le départ du squire.

Ce fut donc une affaire réglée entre les deux époux, et en attendant que la petite Gwendoline eût atteint l'âge de raison, on la laissa parcourir, les jardins de Lonemoor en compagnie de son chien favori, ou bien jouer à la poupée dans la chambre de M^{me} Quillet, quand le temps était pluvieux.

Quatre années se passèrent de la sorte, et la santé de la petite Gwen, — comme on l'appelait par abréviation, — se fortifiait de plus en plus.

Le jour qu'elle eut sept ans accomplis, John rappela à sa femme que le moment était venu de songer à trouver une gouvernante pour leur jeune protégée. Ces braves gens, après nombre d'informations prises, eurent la chance de rencontrer une demoiselle de bonne famille, accomplie sous tous les rapports. Elle était orpheline, sans fortune, et paraissait fort heureuse d'accepter la place qu'on lui offrait à Lonemoor.

M^{lle} Granger s'attacha tendrement à sa jeune élève et lui fit faire de rapides progrès dans toutes les branches d'instruction. M^{me} Quillet lui avait présenté Gwendoline comme étant l'enfant d'une dame qui était venue mourir à Lonemoor; mais une des servantes avait eu soin de détruire l'institutrice et lui avait fait connaître que son élève devait le jour à une vagabonde, morte dans la lande, et qui s'était échappée la nuit en abandonnant son enfant.

Quand la gouvernante apprit l'origine de Gwendoline, la pitié se joignit chez elle à la profonde affection qu'elle ressentait déjà pour cette enfant, et elle lui témoigna plus de tendresse encore que par le passé.

XIII.

L'institutrice demeura à Lonemoor pendant sept ans, et quitta son élève au moment où celle-ci allait avoir le plus besoin des conseils d'une amie dévouée. M^{lle} Granger était fiancée depuis longtemps à un jeune homme qui avait dû se créer une position avant de pouvoir se marier; ayant enfin obtenu un emploi qui allait lui permettre de vivre dans une modeste aisance, il s'était hâté de venir réclamer l'ac-

Complissement de la promesse que la jeune fille lui avait faite.

Gwendoline éprouva un vif chagrin en se voyant privée de sa chère gouvernante, de la seule amie qu'elle eût connue au monde.

Cependant les Quillet, persévérant dans l'espoir que M. Markham adopterait un jour sa petite-fille, se décidèrent à la placer dans un pensionnat où elle devait finir ses études et apprendre en même temps l'usage du monde élégant.

Ils choisirent donc à Londres une maison d'éducation où se trouvaient les jeunes filles les plus aristocratiques de la capitale.

Gwendoline, douée d'une brillante intelligence et d'une mémoire heureuse, obtint les plus grands succès pendant les trois années qu'elle passa dans cet établissement.

Aussi était-elle l'élève favorite de la directrice, qui ne manqua pas de déclarer que M^{lle} Winter ferait fureur dans les salons et pouvait hardiment prétendre à devenir un jour païresse d'Angleterre.

En effet, la jeune fille était belle, distinguée, spirituelle; elle possédait une âme élevée, un cœur aimant, et on pouvait dire que la nature l'avait favorisée de tous ses dons.

L'orpheline ne savait rien de son origine; elle supposait vaguement qu'elle était une parente pauvre de M. Markham qui l'avait fait élever à ses frais, et qu'un jour elle serait mise à la tête de sa maison.

Ce qui l'avait confirmée dans cette supposition, c'est que M^{me} Quillet, tout en lui montrant de l'affection, la traitait comme une supérieure.

Elle n'ignorait pas que M. Markham voyageait depuis de longues années, et elle désirait son retour avec d'autant plus d'impatience qu'elle avait hâte de lui témoigner toute sa gratitude et de lui prouver que sa générosité avait porté de bons fruits.

XIV.

Ce fut M^{me} Quillet qui alla reprendre Gwendoline à Londres pour la ramener à Lonemoor. Arrivée au pensionnat, on l'avait introduite dans un cabinet, en attendant que la jeune fille fût prête à partir. Elle n'avait plus vu depuis un an celle qu'elle appelait toujours la petite Gwen; aussi, quand celle-ci entra dans la pièce, elle ne la reconnut point et fut fort surprise d'entendre ces paroles :

— Bonjour, ma chère M^{me} Quillet, ne voyez-vous pas que c'est moi, votre petite amie ?

Et entourant de ses deux bras le cou de la vieille dame, elle l'embrassa.

La femme de charge recula avec étonnement. Comment! cette jeune personne d'une si éclatante beauté, d'une tournure si distinguée, était la chétive créature que Clara Markham avait délaissée, l'enfant sans nom, ni famille !...

— Que ferai-je d'elle maintenant ? pensa la femme de charge, en soupirant; quelle vie ai-je à lui offrir ? Pourvu que nous n'ayons pas commis une fatale méprise en l'élevant en demoiselle ! A quoi lui serviront sa beauté, ses

talents, si le maître ne l'adopte pas ? Oh ! pourvu que son sort ne soit pas semblable à celui de sa mère !

En ce moment, un domestique vint annoncer que la voiture attendait.

Les deux femmes se firent conduire à la station et furent bientôt en route.

Pendant le trajet, Gwendoline, voyant que M^{me} Quillet paraissait triste et soucieuse, lui demanda :

— Etes-vous mécontente de moi, ma bonne amie ?

— Mécontente ! répéta la vieille dame. Et pourquoi le serais-je ?

— Je reverrai Lonemoor avec un grand bonheur, continua la jeune fille; mon tuteur

— Ecoutez, Miss Gwendoline, si vous parvenez à gagner les bonnes grâces du squire, votre sort est assuré; mais je ne pense pas que vous aurez cette chance. Je crois que le maître ne reviendra plus à Lonemoor de sa vie.

— Et dans ce cas, que deviendrai-je, moi ? fit la jeune fille d'un air grave.

— Dieu le sait ! murmura la vieille femme involontairement.

— Que signifient ces paroles ? demanda Gwendoline inquiète.

— Oh, rien... Si M. Markham ne revenait plus, eh bien, vous resteriez à Lonemoor avec moi et John, voilà tout.

Après cette réponse, un silence assez embarrassant s'établit entre les deux interlocutrices, et il ne fut rompu qu'à leur arrivée à Pimstone.

En descendant du train, elles virent s'approcher d'elles le mari de M^{me} Quillet; celui-ci venait les prendre avec la voiture.

— Ah, Miss Gwendoline, dit John en souriant, vous voilà donc de retour parmi nous !... Votre appartement est préparé à Lonemoor, car j'ai donné des ordres avant mon départ. Et puis, vous y trouverez une femme de chambre que nous avons engagée pour vous servir, et qui est arrivée ce matin.

— Vous êtes bien bon, mon cher Monsieur Quillet, répondit la jeune fille en lui tendant la main.

— Allons, John, nous monterons en voiture, car je suis pressée d'arriver à la maison, fit la femme de charge.

Une heure après, ils mettaient pied à terre dans la cour de Lonemoor. Les voyageuses prirent quelques moments de repos, et le dîner fut servi.

Le repas terminé, un domestique apporta des lumières et annonça que M. Orthenay, l'homme d'affaires de M. Markham, accompagné de son fils, désirait parler aux époux Quillet.

(A continuer.)



LES PONTS DE CORDES AU JAPON.

est-il revenu de voyage ?

— Votre... quoi ?...

— Mon tuteur, M. Markham. C'est étrange que je ne l'aie jamais vu !... Est-il à la maison ?

— M. Markham voyage toujours, répondit la femme de charge d'un ton sec.

— Oh, combien je désire le voir, pour lui prouver ma reconnaissance. Je serai pour lui une fille dévouée, il ne regrettera jamais l'argent qu'il a dépensé pour moi.

RÉBUS N^o 2.

AVIS A NOS ABONNÉS

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 3 janvier 1880 à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS :

4^e, 5^e ou 6^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.